

---

## De la Rhétorique, ou De la composition oratoire et littéraire (2<sup>e</sup> éd. 1853 : Préface et extraits)

Auguste Baron

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rhetorique/412>  
DOI : 10.4000/rhetorique.412  
ISSN : 2270-6909

### Éditeur

UGA Éditions/Université Grenoble Alpes

### Édition imprimée

ISBN : 978-284310-303-2

### Référence électronique

Auguste Baron, « De la Rhétorique, ou De la composition oratoire et littéraire (2<sup>e</sup> éd. 1853 : Préface et extraits) », *Exercices de rhétorique* [En ligne], 5 | 2015, mis en ligne le 17 septembre 2015, consulté le 12 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rhetorique/412> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rhetorique.412>

---

Ce document a été généré automatiquement le 12 septembre 2020.



Les contenus de la revue *Exercices de rhétorique* sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International.

---

# De la Rhétorique, ou De la composition oratoire et littéraire (2<sup>e</sup> éd. 1853 : Préface et extraits)

Auguste Baron

---

Nous publions ici la préface et des extraits de la seconde édition : *De la Rhétorique, ou De la composition oratoire et littéraire* par Auguste Baron, deuxième édition, Bruxelles — Librairie Polytechnique d'Aug. Decq, 1853 [1<sup>re</sup> éd. 1849, publiée sans préface].

## Préface

- 1 [p. 1] La première édition de ce livre n'avait ni préface, ni avant-propos. Il me semblait que mon intention, en le composant, s'expliquait assez d'elle-même, et je voulais que le public et ceux surtout auxquels l'ouvrage est plus spécialement destiné pussent se prononcer sur sa valeur sans apologie ni commentaire préalable.
- 2 L'édition a été rapidement épuisée ; un jury composé des hommes les plus compétents lui a décerné le prix quinquennal de littérature française, et le conseil de perfectionnement de l'enseignement moyen l'a adopté comme livre classique.
- 3 D'autre part, quelques personnes ont paru n'en avoir pas bien compris le dessin, et lui ont adressé des reproches plus ou moins fondés.
- 4 Pour répondre à l'honneur que m'ont fait et mes juges et mes critiques, je crois devoir faire précéder cette édition de quelques nouvelles lignes d'explications.
- 5 [p. 2] Trente ans de ma vie se sont écoulés dans les fonctions de professeur de rhétorique. Cette longue expérience m'a permis, au moins je le pense, de bien connaître la nature et les besoins intellectuels des jeunes gens qui suivent ce cours.
- 6 Une remarque m'a frappé, et j'en appelle ici aux souvenirs de tous ceux qui ont passé par les écoles publiques, c'est que l'immense majorité de ces jeunes gens éprouve une

invincible répugnance pour les *Manuels, Traités, Cours*, et en général pour tous les écrits élémentaires sur l'art qu'ils apprennent.

- 7 Cette répugnance a deux causes : presque tous ces ouvrages affectent une forme sèche et exclusivement didactique, qui rebute l'élève. On dirait qu'aux yeux de leurs auteurs dépouiller un instant la robe doctorale et se faire quelque peu de leur temps pour la forme ou pour le fond soit une sorte de sacrilège.
- 8 En second lieu, reproduisant des préceptes déjà connus, la plupart négligent d'en faire ressortir le vrai sens, l'application réelle et présente. Assurément un traité de géométrie n'est pas une lecture plus récréative qu'un traité de rhétorique, mais l'élève comprend toujours la nécessité du premier, rarement il voit aussi nettement celle de l'autre.
- 9 Ainsi, ennuyeux et inutile : voilà les deux griefs qu'articulent contre les traités de rhétoriques ceux même auxquels ils sont destinés.
- 10 Et notez qu'il ne s'agit pas ici d'espiègles écoliers que tout livre didactique ennuie par lui-même et quelle qu'en [p. 3] soit la forme ; mais de jeunes gens qui comparent, distinguent, s'intéressent à ce qui est vraiment intéressant. Combien de fois n'en ai-je pas eu la preuve ? Combien de fois n'ai-je pas retrouvé, dans la vie, d'anciens élèves, devenus hommes, qui se rappelaient et me rappelaient avec délices non pas les récréations et les plaisirs, mais les leçons et les travaux de rhétorique ?
- 11 Avant tout donc ce livre, dans mon idée, devrait être composé de façon que la lecture en fût, sinon amusante, du moins intéressante. Non pas que je sois de l'avis de M. Cousin, lorsqu'il disait, en sa qualité de ministre et dans une circulaire officielle : « La rhétorique actuelle doit être un cours de littérature générale<sup>1</sup>. » Je ne confonds point avec la théorie d'un art l'histoire universelle de cet art. Ce que j'aime en un traité de ce genre, c'est une méthode régulière, mais se détournant à dessein en quelques digressions rapides, et s'écartant, sans s'égarer, des limites rigoureuses ; c'est l'exposition des préceptes consacrés, mais en les expliquant, en donnant toujours le *cui bono* actuel, en présentant une causerie avec des lecteurs, plutôt qu'une dictée à des élèves ; c'est un style didactique, sans doute, mais animé quand le sujet le comporte, fleuri avec réserve, et qui garde cette couleur individuelle, seul moyen de donner du relief et de la vie aux produits de l'art.
- 12 Voilà ce que j'ai voulu ; à d'autres de dire si je l'ai fait. Mais je l'ai voulu d'autant mieux que, dans ma pensée, ce livre n'est pas exclusivement destiné aux rhétoriciens [p. 4] et que je ne vois pas pourquoi les étudiants des universités, les jeunes avocats, les hommes du monde n'y pourraient pas trouver plaisir et profit.
- 13 Comme cependant l'ouvrage est rédigé, avant tout, pour la jeunesse des écoles, j'ai voulu aussi avant tout qu'il fût moral et fécond en bonnes et saines aspirations ; je n'aurais pu le vouloir autre. Mais entendons-nous bien, et que personne ne s'y trompe. Je comprends par moralité celle du citoyen, de l'homme d'honneur, de l'homme actif et pratique destiné à vivre et à communiquer avec les autres hommes, celle qui nous donne une idée saine de nos droits et de nos devoirs, qui inspire l'amour de la vérité, de la justice, de l'humanité, et cette dignité de bon goût qui repousse également la prudence hypocrite et les sophismes de l'impudeur. Je n'ai point reculé devant certaines idées, certains faits et certains hommes. On trouvera dans ce livre, à côté des noms de Platon, de Cicéron, de Pascal, de Bossuet, de Massillon, de Fléchier, ceux d'Aristophane, de Catulle, de Molière, de Voltaire, de Jean Jacques<sup>2</sup>, de Béranger<sup>3</sup> et de bien d'autres,

parce que, selon moi, il est ridicule pour un homme bien élevé d'ignorer et de blâmer ce que ces derniers ont de bien, comme il lui serait honteux de rechercher et de louer ce qu'ils ont de mal ; parce qu'il vaut mieux que l'élève voie de telles choses avec le professeur qui saisira l'occasion de lui apprendre ce qui est à fuir et ce qui est à suivre, que de les voir seul ; parce qu'un système absolu de réticence, de dissimulation et de mensonge est, dans l'éducation publique, le plus pernicieux, à mon gré, de tous les [p. 5] systèmes. Car ce que vous croyez cacher à votre élève de dix-huit ans, il le sait déjà, ou le saura demain ; mais, comme vous ne serez plus là, il s'en fera juge, et là est le danger. Que le professeur montre à l'élève le mal comme le bien, mais qu'il se réserve d'apprécier et de lui faire apprécier l'un et l'autre, et l'élève s'en rapportera à lui, si le professeur est ce qu'il doit être, c'est-à-dire honnête, franc et habile.

- 14 Après cela, je n'ignore pas que cette franchise même demande de la discrétion et de la mesure ; mais, cette mesure, l'ai-je gardée ? En définitive, le jeune homme sortira-t-il de cette lecture avec de meilleurs sentiments et un plus vif désir d'être homme de bien ? Je m'en rapporte là-dessus avec pleine confiance aux juges impartiaux et de bonne foi, les seuls que j'accepte, les seuls qui ont droit de prononcer.
- 15 Qu'il me soit permis maintenant d'ajouter à ce peu de mots quelques réflexions qui terminaient la première édition, et auxquelles je n'ai rien à changer.
- 16 Je sais bien qu'il manque encore beaucoup à ce livre, qu'il répond mal au travail que j'y ai dépensé, qu'en un mot, comme bien d'autres choses humaines, institutions, révolutions et plaisir, il ne vaut pas ce qu'il a coûté. Je m'en console en disant avec Quintilien qu'il suffit à l'honnête homme d'avoir cherché à apprendre aux autres ce qu'il savait : *id viro bono satis est, docuisse quod sciret*<sup>4</sup>.
- 17 Il y a ici peu de propositions réellement neuves, mais où trouver du neuf aujourd'hui ? Notre âge innove beaucoup [p. 6] dans les faits, l'ignorance seule s'imaginerait qu'il innove dans les idées. Pour moi, en exposant ce que je savais, je n'ai point, je l'avoue, cherché à innover, et cela pour trois motifs. D'abord, je ne prétendais pas écrire pour ceux qui savent, mais avant tout pour ceux qui apprennent : *nos institutionem professi non solum scientibus ista sed etiam discentibus tradimus*<sup>5</sup>. Ensuite, que bien des choses aient été dites, si je les ai pensées également, si surtout elles sont utiles et oubliées, pourquoi ne pas les redire ? Rappelons-nous le mot de la Bruyère : « Horace ou Despréaux l'a dit avant vous. — Je le crois sur votre parole, mais je l'ai dit comme mien. Ne puis-je pas penser après eux une chose vraie, et que d'autres encore penseront après moi<sup>6</sup> ? » Enfin, il est des sujets fort anciens de leur nature, dans lesquels il n'est pas seulement très-difficile, mais très-hasardeux d'être neuf. Dans celui qui m'occupe, après avoir lu bien des anciens et des modernes, je me suis aperçu que ceux-ci suivaient presque toujours ceux-là, et que, lorsqu'ils s'en écartaient, le plus souvent ils faisaient fausse route. Un critique a loué Montesquieu en disant : il fut assez profond pour n'être pas novateur<sup>7</sup>. En certaines matières, si l'on ne veut pas s'égarer, l'innovation ne doit consister que dans une disposition différente, et dans les additions que réclament les besoins de l'époque. « Il y a des gens, dit Pascal, qui voudraient qu'un auteur ne parlât jamais des choses dont les autres ont parlé, autrement on l'accuse de ne rien dire de nouveau. Mais si les matières qu'il traite ne sont pas nouvelles, la disposition en est [p. 7] nouvelle. J'aimerais autant qu'on l'accusât de se servir des mots anciens : comme si les mêmes pensées ne formaient pas un autre corps de discours par une disposition différente, aussi bien que les mêmes mots forment d'autres pensées par les différentes dispositions<sup>8</sup>. »

- 18 Mais si je n'aspire pas au renom d'inventeur, j'ai voulu et d'une volonté ardente et profonde, rappeler des doctrines que je crois vraies et saines à tous ceux qui s'occupent des travaux de l'intelligence et surtout aux jeunes gens, et appuyer tous mes préceptes sur la nécessité de fortes et solides études.
- 19 La maladie dominante de notre âge, et dont les funestes symptômes se reproduisent partout, c'est l'impatient désir de triompher avant de combattre et de cueillir des fruits qu'on n'a pas semés. Tout contribue, sous ce rapport, à gâter la jeunesse, et c'est par là que dépérit entre ses mains ce trésor littéraire dont elle n'a hérité que pour le conserver et l'agrandir.
- 20 La famille gâte la jeunesse, en l'initiant trop tôt au spectacle énervant et enivrant du monde ; les pères se laissent aller à l'entraînement général, et oublient de quel immense avantage ont été pour eux-mêmes les habitudes de travail sérieux et retiré.
- 21 L'école gâte la jeunesse, en faisant la part encore trop large à l'imagination et à la facilité superficielle ; elle aussi suppose trop souvent qu'on peut tout apprendre et bien apprendre en apprenant vite, et donne des primes au charlatanisme intéressé qui, pour flatter ses goûts, lui présente chaque jour de menteuses recettes.
- 22 [p. 8] Le public gâte la jeunesse. Épouvanté, et on le serait à moins, de la pénurie toujours croissante de premiers sujets dans tous les genres, il jette à pleines mains bouquets et couronnes à tout débutant qui laisse percer la moindre lueur de talent ; il décerne au plus mince succès de collègue l'ovation et le vin d'honneur ; les fumées de cette gloire précoce montent au cerveau des lauréats et les étourdissent à tout jamais. Examinez ceux qui se sont acquis depuis un quart de siècle un nom dans les lettres et même dans les arts, et vous remarquerez que le plus souvent leur premier succès a été le signal d'une décadence graduelle. Ils entraient bravement en lice, leur premier assaut était hardi et vigoureux ; mais le cirque a applaudi trop fort et trop longtemps, et la tête leur a tourné ; ils ont voulu redoubler, et comme leur corps n'était pas endurci, ni leur pied assez affermi par l'exercice, nous les avons vu bientôt plier et défaillir. C'était le contraire aux deux siècles précédents.
- 23 Enfin, surtout et avant tout, les événements actuels gâtent la jeunesse. D'abord elle sent ce besoin de hâtivité, pour ainsi dire, dont je viens de parler, et qui est un des caractères universels et dominants du siècle. Car l'âge présent, il faut bien le reconnaître, n'est pas celui des méditations prolongées et des travaux pleinement mûris ; le temps n'est plus où l'écrivain consumait des dix et vingt années sur un livre, bien sûr d'arriver toujours à propos. Au milieu des événements qui se poussent l'un l'autre et des étourdissantes volte-face qui nous secouent sans cesse, à peine a-t-on le temps de voir, où trouver celui d'apprendre ? [p. 9] à peine le temps d'agir, où trouver celui de penser ? Les morts vont vite, disait la ballade allemande ; maintenant ce sont les vivants qui vont vite. La dernière feuille encore humide de la presse, on se hâte de la jeter au public ; le public de demain sera-t-il celui d'aujourd'hui ? Ainsi s'en vont les études sérieuses, et les arts, qui ne peuvent fleurir qu'avec elles, périssent en germe dans l'atmosphère glacée dont les enveloppent l'apathie générale et les préoccupations exclusives de la politique.
- 24 D'autre part, la jeunesse voit la fortune des révolutions de toute nature élever parfois d'un tour de roue des héros imberbes, qui ne semblaient, ni par le génie, ni par le travail, mériter mieux que tant d'autres ses faveurs ; chacun dès lors réclame aussi pour soi les bénéfices de cet heureux hasard, chacun se croit aussi le droit d'être porté au

faîte sans peine et sans effort, et ceux qui ne peuvent dès les premiers pas gravir la montée ou percer la foule, les uns se découragent et s'asseyent nonchalamment aux bords de la route, les autres maudissent l'humanité et se jettent dans le désespoir, les derniers enfin, médiocrités vaniteuses, se consolent en appelant leur siècle ingrat et leur génie incompris.

- 25 Un tel état de choses vaut la peine d'y songer sérieusement.
- 26 Assurément je ne m'inscris pas en faux contre la doctrine du progrès humanitaire, mais je pense que la voie en est longue, embarrassée, sinueuse, se dérochant parfois à notre vue bornée ; je pense qu'à chaque époque l'humanité avance, recule, s'arrête, avant de reprendre sa course [p. 10] d'après une loi générale, que j'ai désignée ailleurs<sup>9</sup> par les noms d'action, de réaction et de transaction.
- 27 Si cette opinion est fondée, l'examen attentif des idées et des faits présents peut faire croire que la jeunesse actuelle, après tant de folie et d'inconséquences, est destinée à assister à une période que j'appellerais la réaction de la raison.
- 28 En dépit donc des séductions et des sophismes qui l'attirent, qu'elle se prépare à cet avenir par des études graves et substantielles ; qu'elle soit bien convaincue que, à l'exception de quelques natures éminemment privilégiées, et l'on sait combien elles sont rares, le travail est indispensable à tous ; que, à l'exception de quelques natures complètement déshéritées, et le nombre en est peut-être moindre encore, le travail est facile et fructueux pour tous, sous deux conditions, la volonté et la méthode. Par la volonté, on fait beaucoup ; par la méthode, on fait bien.
- 29 Jeunes gens, vous surtout à qui s'adresse spécialement ce livre, vous qu'attendent les carrières de l'intelligence, écrivains et orateurs de l'avenir, croyez au travail, à sa nécessité, à sa puissance, aux prodiges qu'il a opérés dans tous les siècles, et qu'il doit opérer encore. Il en est de la rhétorique comme de la morale, le premier pas vers la pratique du bien, c'est la foi au bien, *brevis est institutio vitæ honestæ beatæque, si credas*<sup>10</sup>. Cette foi au travail vous rendra avarés de ce trésor de votre âge, que [p. 11] vous croyez inépuisable et qui s'épuise si vite, le temps. Elle soutiendra votre courage, elle ranimera vos défaillances, elle vous montrera un but que vous ne perdrez plus de vue dès que vous serez convaincus qu'on peut l'atteindre ; qui croit, espère ; *habenda fides est vel in hoc ut, qui crediderit, et speret*<sup>11</sup>. Et quand enfin, éclairés par la théorie et fortifiés par la pratique, vous arriverez à la vie active et militante, ne faites pas alors de vos études métier et marchandise, que la plume et la parole ne soient jamais pour vous un instrument d'échange et de commerce, ou une arme d'ambition, de cupidité et d'égoïsme. Faites-vous une plus haute idée de la mission de l'écrivain et de l'orateur. Je ne vous dis pas assurément de dédaigner les avantages matériels et positifs du talent ; la fortune et les honneurs qu'atteignent si souvent l'intrigue, le savoir-faire, la médiocrité étroite et tenace, doivent à plus forte raison être le prix de l'intelligence loyale et laborieuse. Mais acceptez-les, ne les cherchez pas ; ne courez pas à eux, ils viendront à vous ; qu'ils soient dans votre vie un accident, prévu, naturel, mais un accident, jamais un but. N'écrivez, ne parlez que par amour de l'art, par amour du vrai, par amour de vos semblables. Sans doute, les préceptes formulés dans ce livre et les exercices qu'il recommande sont indispensables à l'écrivain, mais comme préparation ; une fois à l'œuvre, c'est à ce triple amour qu'il doit demander l'inspiration, c'est de lui seul que viennent les grandes pensées et les dignes paroles, c'est lui seul qui donne la solide gloire et les palmes toujours vivantes. Foi au travail, espoir du succès, [p. 12]

amour de l'idéal, de la vérité, de l'humanité ; la doctrine littéraire, comme la doctrine religieuse, se résume dans ces trois mots : foi, espoir et amour.

## Chapitre premier. De la rhétorique en général

- 30 [p. 13] Une des branches les plus importantes de l'éducation intellectuelle est l'art de communiquer et de faire partager aux autres nos idées et nos sentiments, à l'aide de la parole ou de l'écriture.
- 31 Cet art se nomme *Rhétorique*.
- 32 Comment parvenir à persuader, à instruire, à attendrir, à récréer, selon les divers sujets, et toujours à intéresser l'auditeur ou le lecteur : voilà le problème qu'il se propose.
- 33 Mais le problème a-t-il une solution ? Cette solution n'est-elle pas antérieure à la rhétorique ? En d'autres termes, qui nous donne les idées et leur expression, la nature ou l'art ?
- 34 La question n'est pas d'hier. C'est la même que posait Horace à propos de la poésie :  
*Natura fieret laudabile carmen, an arte*  
*Quæsitum est*<sup>12</sup>...
- 35 Et aujourd'hui, comme alors, l'unique réponse péremptoire [p. 14] est celle d'Horace, quand il exige la collaboration, pour ainsi dire, de l'art et de la nature :  
*...ego nec studium sine divite vena,*  
*Nec rude quid possit video ingenium ; alterius sic*  
*Altera poscit opem res*<sup>13</sup>...
- 36 On dit de l'écrivain ou de l'orateur qui entraîne, qui charme, qui intéresse, qu'il a du génie ou de l'esprit. Mais en quoi consistent réellement l'esprit et le génie ?
- 37 Si l'on y réfléchit bien, on verra que ce n'est rien autre chose que la faculté de saisir, de combiner et d'exprimer des rapports inaperçus par le grand nombre, et que ce qu'on nomme communément *pensée, style*, n'est en général qu'une perception et une combinaison de rapports<sup>14</sup>.
- 38 Il est d'heureuses natures qui, de bonne heure, sentent, imaginent et formulent vivement : c'est le très-petit nombre. Il est, au contraire, des natures ingrates qui semblent radicalement inhabiles à sentir, à imaginer et à exprimer : c'est encore le très-petit nombre. L'immense majorité de l'espèce humaine s'échelonne entre ces deux extrêmes. C'est pour elle qu'est faite la rhétorique.
- 39 En outre, quelle que soit notre *nature*, il arrive, par intervalles, que l'action de nos facultés est spontanément provoquée, soit par un sentiment, un intérêt, un souvenir, soit par la présence d'un objet extérieur destiné à mettre en jeu ces facultés. Ce phénomène intellectuel se nomme la *passion*. Rare dans le plus grand nombre des individus et des circonstances, quand il survient, il illumine aussi vivement parfois que l'organisation la plus heureuse. L'éclat est le même, seulement il est passager ; car la passion, c'est la nature accidentellement surexcitée. « La nature, dit Voltaire, rend les hommes éloquents dans les grands intérêts et dans les [p. 15] *grandes passions*. Quiconque est vivement ému voit les choses d'un autre œil que les autres hommes<sup>15</sup>. »
- 40 Or, pourquoi la faculté de saisir et de formuler les rapports, commune à divers degrés, organiquement ou accidentellement, à tous les hommes, ne pourrait-elle pas, comme

les autres, se développer par l'exercice ? L'œil s'exerce à connaître l'étendue et la distance dans les corps, l'alliance et les contrastes dans les couleurs ; l'oreille, à distinguer le plus ou moins d'éloignement, d'intensité, d'harmonie ou de discordance des sons ; le goût et le tact, à apprécier la nature et les degrés de la saveur, l'aspérité ou le moelleux des surfaces ; tout le monde convient qu'il faut longtemps regarder pour voir, et écouter pour entendre. Eh bien, la loi du sens physique est celle du sens intellectuel. Lui aussi s'habitue par l'usage à saisir des rapports inappréciables pour les masses, à les combiner, à les exprimer ; il s'exerce réellement à l'esprit et au génie. De là l'axiome si souvent cité : le génie n'est que la patience. L'histoire des grands écrivains ne confirme-t-elle pas cette vérité ? Il est bien rare qu'aucun d'eux ait débuté par son chef-d'œuvre. Et quand la chose arrive, nous sommes presque portés à les blâmer. Il nous semble, quelque heureusement doués qu'ils fussent, et si loin qu'ils aient été, qu'ils auraient pu gagner encore par le temps, la pratique et la réflexion.

- 41 Une méthode qui aide à la perception et à la manifestation des rapports, ou, en d'autres termes, à la découverte et à l'expression des idées, est donc presque toujours applicable. Aiguillon des organisations paresseuses, frein salutaire pour les esprits mieux partagés, elle est le guide de tout le reste. Elle empêche les uns de désespérer d'eux-mêmes, les autres, de s'égarer et de se perdre ; elle trace la carrière, pose les limites, ramène dans la voie ; saisissant dans leur vol, pour les soumettre à l'analyse, les inspirations les plus heureuses de la nature et de la passion, parfois elle leur arrache leur secret, et parvient à reproduire, à force de patience, les merveilles de la spontanéité.
- 42 Les orateurs et les poètes ont précédé, il est vrai, les poétiques [p.16] et les rhétoriques ; mais ce fait ne prouve pas contre l'utilité de ces dernières. Si des génies exceptionnels les ont devinées, ce n'est pas un motif, pour ceux qui viennent ensuite, de ne pas les étudier, de ne pas mettre à profit, dans leur intérêt, les mérites et même les défauts de leurs prédécesseurs. Les pères de la pensée et du style sont des géants, sans doute, et nous, rhéteurs, des enfants. Mais, bien qu'on ait abusé de la comparaison, il n'en est pas moins vrai que, quand le géant a pris l'enfant sur ses épaules, celui-ci, malgré son imbécillité, voit plus loin que l'Hercule qui le porte, et peut indiquer à ceux qui suivent et le but, et les détours, et les écueils du chemin. « Ce n'est point aux traités de rhétorique, dit Quintilien, qu'on doit l'invention des arguments ; ils ont tous été connus avant les règles : la rhétorique n'est qu'un recueil d'observations faites sur ce qui existait déjà ; et la preuve, c'est que les rhéteurs ne se servent que d'exemples plus vieux que les traités, et empruntés aux orateurs, sans rien dire de nouveau et qui n'ait été pratiqué avant eux. Les véritables auteurs de l'art sont donc les orateurs ; mais nous devons pourtant quelque reconnaissance à ceux qui ont aplani les difficultés ; car toutes les vérités que, grâce à leur génie, les orateurs ont découvertes une à une, les rhéteurs nous ont épargné la peine de les chercher et les ont rassemblées sous nos yeux<sup>16</sup>. »
- 43 Tous ceux qui écrivent reconnaissent d'ailleurs qu'il est dans leur art, comme dans tous les autres, certains procédés de composition, certains secrets de métier, une sorte de mécanisme littéraire, que l'on ne devine point, que l'on n'apprend qu'à l'user, après bien des essais et des tâtonnements. « C'est un métier de faire un livre, comme de faire une pendule, disait La Bruyère ; il faut plus que de l'esprit pour être auteur<sup>17</sup>. » La rhétorique n'eût-elle d'autre résultat [p.17] que d'aplanir les difficultés de cet apprentissage, ceux qui aspirent à devenir praticiens ne devraient pas la négliger.



- 44 La rhétorique est donc utile, parce que, l'intelligence humaine étant perfectible, l'art, c'est-à-dire les méthodes rationnelles de perfectionnement, peut efficacement venir en aide à la nature, c'est-à-dire aux dispositions innées. La nature, premier et indispensable élément, inégalement distribué entre les divers individus ; l'art, élément secondaire, mais d'une utilité d'autant moins contestable, qu'il peut se modifier d'après les natures différentes.
- 45 La rhétorique est utile, parce que, le sens intellectuel, auquel elle s'adresse, ayant pour objet les idées et leur expression, c'est-à-dire la perception et l'appréciation de certains rapports, de la même manière que le sens physique perçoit et apprécie des rapports d'un autre ordre, il est évident que si l'observation et l'exercice contribuent à perfectionner celui-ci, ils contribueront également à perfectionner celui-là.
- 46 [...]
- 47 [p. 20] Il suit de ce que je viens de dire, que la rhétorique embrasse aujourd'hui un plus vaste objet qu'autrefois ; on ne lui demande pas seulement les règles nécessaires pour discuter les questions politiques, administratives et judiciaires, mais les préceptes de l'art d'écrire appliqués à tous les sujets. Le *style*, quelque matière que l'on traite d'ailleurs, lettres, récits, dialogues, descriptions, dissertations, résumés, drames, mœurs, passions, polémique, est de son ressort ; elle ne doit pas craindre même d'aborder la poésie, du moins en ne la considérant que sous les faces qui lui sont communes avec la prose, et sans empiéter sur le domaine de la *poétique* proprement dite.
- 48 Ces distinctions établies, avant d'entrer dans les détails, ne perdons pas de vue les observations suivantes :
- 49 1° La rhétorique n'étant point une science, mais un art, elle exige avant tout et surtout de la pratique. Méthode, préceptes, théories, quelque savantes qu'elles soient, tout est subordonné à l'exercice de la composition. *Fit fabricando faber*, voilà le premier axiome de la rhétorique, comme de la poétique, de la musique, du dessin, de tous les arts. « La nature est riche, [p. 21] dit Vico dans ses *Institutions oratoires*, l'art pauvre, l'exercice et le travail invincibles... Aussi, ajoute-t-il, les peintres qui veulent devenir excellents ne s'arrêtent pas aux longues et subtiles discussions sur leur art, mais ils passent des années entières à copier les tableaux des grands maîtres<sup>18</sup>. » La meilleure leçon pour l'écrivain est l'étude approfondie des bons modèles, et les travaux qui ont pour but de reproduire les formes de leur style. Sans le travail, et un travail obstiné, point d'écrivain. On sait combien Horace appuie sur cette idée dans son *Art poétique*. Un vieux critique français, J. du Bellay, l'a énergiquement reproduite dans sa *Défense et illustration de la langue françoise*. « Qu'on ne m'allègue point, s'écrit-il, que les poètes naissent. Certainement, ce seroit chose trop facile, se faire éternel par renommée, si la félicité de nature étoit suffisante pour faire chose digne de l'immortalité. Qui veut voler par les mains et les bouches des hommes, doit longuement demeurer en sa chambre ; et qui désire vivre en la mémoire de la postérité doit, comme mort en soi-même, suer et trembler maintes fois, et endurer la faim, la soif et de longues veilles. Ce sont les ailes dont les écrits des hommes volent au ciel<sup>19</sup>. » Et, pour passer du XVI<sup>e</sup> siècle au XIX<sup>e</sup>, car j'aime à montrer les préceptes réellement utiles et solides maintenus à travers les âges, en dépit des changements d'idées et des caprices de la mode : « Je voudrais, dit le héros du roman moderne, m'exprimer de prime abord, sans fatigue, sans effort, comme l'eau murmure et comme le rossignol chante<sup>20</sup>. » Et le raisonneur du livre lui répond avec un grand sens : « Le murmure de l'eau est produit par un travail, et le chant du rossignol

est un art. N'avez-vous jamais entendu les jeunes oiseaux gazouiller d'une voix incertaine et s'essayer difficilement à leurs premiers airs ? Toute l'expression d'idées, de sentiments et même d'instincts exige une éducation<sup>21</sup>. »

50 La pratique est d'autant plus nécessaire, que la théorie, quelque profonde et variée qu'on la suppose, ne peut embrasser toutes les applications et prévoir toutes les hypothèses. Le maître n'enseignera jamais tout ce que l'art peut produire. [p. 22] L'analogie fait le reste. « Quel est le peintre, dit Quintilien, qui ait appris à représenter tout ce qui existe dans la nature ? Il y parvient cependant par l'exercice. Il y a des choses qui s'apprennent, quoiqu'elles ne s'enseignent pas<sup>22</sup>. » N'oubliez pas, d'autre part, que si la vertu des préceptes est singulièrement puissante pour rectifier les erreurs, améliorer les qualités naturelles, et tracer des limites à leurs développements, elle l'est beaucoup moins pour nous donner les mérites qui nous manquent. Le précepte corrige plutôt qu'il ne produit ; la pratique crée en même temps qu'elle améliore.

51 2° Les préceptes n'ont pas tous le même degré d'intérêt. Les uns sont *essentiels* et *généraux* ; ils tiennent à la nature même de l'art, viennent à propos en toute matière, et se retrouvent dans tous les siècles et sous toutes les latitudes :

Avant donc que d'écrire, apprenez à penser<sup>23</sup>...

Tout ce qu'on dit de trop est fade et rebutant<sup>24</sup>... etc.

52 Les autres sont *spéciaux* ou *locaux*, ne s'appliquent qu'à certains genres, ou ne sont vrais que chez certains peuples et à certaines conditions préalables :

Soyez riche et pompeux dans vos descriptions<sup>25</sup>...

Gardez qu'une voyelle, à courir trop hâtée,

Ne soit d'une voyelle en son chemin heurtée<sup>26</sup>... etc.

53 La plupart des règles de l'harmonie, l'usage des euphémismes, des litotes, de l'hyperbole, du pléonasme, des expressions métaphoriques et proverbiales se rattachent à cette classe.

54 Quelques-uns enfin pourraient se nommer *historiques*. D'une vérité contestable ou d'une médiocre portée, si l'on en fait mention, c'est qu'ils ont été admis antérieurement, et qu'à défaut de la raison, ils ont pour eux l'autorité. Dans cette classe doivent se ranger plusieurs des définitions et des subdivisions adoptées par les rhéteurs ; on peut les exposer, mais non sans les discuter et les estimer à leur valeur. C'est au maître à observer ces différences, à les faire ressortir, et à [p. 23] mesurer l'attention de l'élève à l'importance du précepte.

55 3° C'est encore au maître à lui apprendre comme il faut, dans l'occasion, savoir s'écarter des règles, et obéir, en dépit d'elles, aux inspirations du goût, c'est-à-dire de cette faculté, moitié d'instinct, moitié de culture, qui nous fait discerner et sentir le beau, en dehors même des lois générales et des prévisions de l'art. « Quoique les règles, dit parfaitement Condillac, soient le fruit de l'expérience et de la réflexion, quelques écrivains les ont combattues, comme si elles n'étaient de vieux préjugés. Ils ont cru établir des opinions nouvelles, en renouvelant les erreurs des premiers artistes, et en rappelant les arts à leur première grossièreté. Ce n'est pas rendre un service aux génies que de les dégager de l'assujettissement à la méthode ; elle est pour eux ce que les lois sont pour l'homme libre<sup>27</sup>. » Seulement j'ajouterai avec Montesquieu : « Comme les lois sont justes dans leur être général, mais presque toujours injustes dans l'application, de même les règles, toujours vraies dans la théorie, peuvent devenir fausses dans l'hypothèse. Quoique chaque effet dépende d'une cause générale, il s'y mêle tant

d'autres causes particulières, que chaque effet a, en quelque façon, une cause à part. Ainsi l'art donne les règles, et le goût les exceptions ; le goût nous découvre en quelles occasions l'art doit soumettre, et en quelles occasions il doit être soumis<sup>28</sup>. » Le maître peut donc traiter de la nature du goût, mais ne lui en demandez pas les règles ; ce serait le plus souvent lui demander les règles de l'exception.

- 56 Concluons de ce qui précède que trois éléments concourent à la formation de l'écrivain : la nature, l'art et l'exercice. C'est la doctrine d'Aristote et de Cicéron<sup>29</sup>.

## Chapitre II. Division de la rhétorique. — De l'invention

- 57 [p. 24] L'homme mental est doué de trois grandes puissances, le sentiment, la volonté, l'intelligence, dont la réunion forme l'identité mystérieuse qu'on appelle l'âme. Ces trois puissances, dont le concours est indispensable pour que l'homme communique efficacement avec l'homme, sont perfectibles par l'éducation ; mais c'est surtout l'intelligence que nous employons pour transmettre aux autres nos pensées, et c'est elle aussi que l'éducation peut le mieux développer au moyen de la science et de l'art.
- 58 L'intelligence, à son tour, a trois facultés capitales, la mémoire, le jugement, l'imagination ; et bien qu'elle soit en jeu tout entière dans la communication des idées, il est facile de constater que chacune de ces facultés s'y est réservé, en quelque sorte, un rôle spécial. C'est principalement la mémoire qui conserve et retrouve les idées ; l'homme invente peu, il se rappelle ; le jugement est plus utile pour les comparer, les choisir, les coordonner ; l'imagination, pour les manifester, les embellir, les vivifier<sup>30</sup>.
- 59 De là trois parties de la rhétorique, éternellement les [p. 25] mêmes depuis Aristote jusqu'à nous, parce qu'elles sont fondées sur l'essence subjective et objective de l'intelligence : l'*invention*, la *disposition*, l'*élocution*. Par l'invention, la *mémoire* retrouve le *fond* des idées ; par la disposition, le *jugement* établit l'*ordre* des idées ; par l'élocution, l'*imagination* donne la *forme* aux idées.
- 60 Cela posé, on conçoit que si l'écrivain veut parvenir à communiquer et à faire partager ses opinions et ses sentiments, il doit acquérir certaines connaissances et suivre une méthode raisonnée, et, autant que possible, au même degré, la mémoire, le jugement et l'imagination.
- 61 De tous les exercices propres à agrandir et à fortifier les facultés intellectuelles, le plus efficace est cet ensemble d'études dont la base est celle des langues anciennes, et auquel nos pères ont donné par excellence le nom d'*humanités*. Les humanités ! croit-on que ce titre si emphatique, cette dénomination si ambitieuse ait été adoptée à la légère, et que l'étymologie ne soit ici qu'une lettre morte ? Nos pères, en consacrant cette expression, avaient compris et témoigné que de toutes les études qui peuvent occuper la jeunesse, de toutes les *gymnastiques* intellectuelles, celle-ci est la plus puissante pour développer en même temps et à un égal degré les trois facultés essentielles de l'esprit humain.
- 62 Cet ensemble d'études commence par celle de la langue nationale. La langue nationale est l'instrument à l'aide duquel l'écrivain communique avec ses lecteurs. Avant de s'essayer à composer sur cet instrument, il faut nécessairement le connaître, le posséder, en avoir compris toutes les ressources.
- 63 [...]

64 [p. 29] L'*invention* n'étant autre chose que l'acquisition des idées, ou du moins la recherche d'un procédé qui en facilite l'acquisition, que l'élève, tout en s'appliquant à l'étude de la langue maternelle et des langues anciennes, s'exerce à saisir les rapports des choses à lui et des choses entre elles ; qu'il apprenne, à mesure que ses facultés s'étendront, à s'observer lui-même, à observer la nature et les hommes qui l'entourent ; qu'il s'interroge souvent sur ses propres impressions ; qu'il s'habitue à s'en rendre compte, à chercher en tout les causes les effets, à ne point voir d'un esprit distrait et avec indifférence les objets même les plus indifférents en apparence ; car tout ce qui peut occuper l'homme appartient à l'écrivain, et lui est, à l'occasion, sujet de composition :

*Quidquid agunt homines, votum, timor, ira, voluptas,  
Gaudia, discursus, nostri est farrago libelli*<sup>31</sup>.

65 On sera surpris des résultats que produira, proportionnellement à l'âge de l'élève, cette méthode suivie avec persévérance et discernement. Ainsi :

66 Premier moyen de parvenir à l'*invention* : *observation* attentive, assidue, et, autant que possible, intelligente, de soi, des hommes et des choses.

67 Second moyen : la *science*, c'est-à-dire, l'*observation* dans le passé, l'étude de ce qui nous a précédés, ajoutée à celle de ce qui nous entoure.

68 [...]

69 [p. 32] Pour inventer, apprenez à méditer. La méditation s'apprend comme tout le reste. Habituez-vous d'abord à vous faire une idée vive et précise du sujet que vous allez traiter. Puis, quand vous l'avez dégagé de tout ce qui n'est pas lui, attachez-vous, obstinez-vous à sa contemplation, de façon que rien ne vous en puisse distraire, qu'il absorbe toutes vos facultés, qu'il devienne une de ces pensées dominantes, produites parfois en nous, soit par une passion, soit par un événement qui met en jeu notre existence ou nos plus chers intérêts : on ne sait pas assez ce que peut cette habitude de s'identifier avec un sujet. Quand l'esprit se l'est ainsi assimilé, pour ainsi dire, qu'il en a fait comme une partie de sa substance, alors il s'éprend pour lui d'un amour presque fanatique ; et ce qu'on appelle vaguement l'inspiration, n'est rien que cet amour, et cet amour, secondé par les circonstances, crée des prodiges. Combien ne cite-t-on pas d'écrivains qui se sont élevés dans certains sujets, et, quelquefois du premier bond, à une hauteur qu'il ne leur a été donné d'atteindre [p. 33] qu'une fois ? On crie alors à l'inspiration. Mais que l'on en soit bien convaincu, le secret de cette heureuse chance a été le plus souvent la méditation, instinctive peut-être, mais dominante et obstinée ; par elle l'imagination a été émue, le cœur échauffé, l'âme exaltée jusqu'à l'état de passion ; un travail intime, mystérieux, puissant, a fécondé le sujet.

70 [...]

71 Tandis que l'élève s'habitue à lui-même à cette science de la méditation, que le professeur mette entre ses mains les livres, les discours, les traités les plus remarquables ; qu'il lui fasse observer et comprendre les divers mérites et l'artifice de la composition, non seulement sous le rapport de la pensée, mais sous celui de l'ordre et du style ; que souvent il le ramène sur ses pas, soit pour se rendre un compte plus exact des intentions de l'écrivain, soit pour mieux retenir l'ensemble et les détails ; que, dans les discussions politiques, judiciaires, philosophiques, il lui présente, autant que possible, le pour et le contre, surtout si la question a été traitée par deux rivaux dignes l'un de l'autre. C'est après avoir lu Eschine contre Ctésiphon<sup>32</sup>, qu'on suit avec plus

d'intérêt et de fruit la défense de Démosthène ; Fox gagne au voisinage de Pitt<sup>33</sup>, comme de nos jours M. Guizot à celui de M. Thiers<sup>34</sup>, et réciproquement.

- 72 Que l'élève, de son côté, s'exerce à analyser, c'est-à-dire à ressaisir, par la composition, les sentences capitales, les idées mères, et à les dégager successivement de tout ce qui ne sert qu'à les développer et à les embellir. Ce premier travail fait avec conscience et intelligence, il fermera le livre original pour le refaire à son tour ; il s'efforcera de reconstruire ainsi l'édifice, dont il n'aura plus rien sous les yeux, si ce n'est les fondements qu'il vient de découvrir.
- 73 [p. 34] Encore quelques avis sur ces travaux préparatoires qui servent d'exercice au jeune écrivain et remplissent ce que l'on nomme dans les collèges *l'année de rhétorique*<sup>35</sup>. Quand l'élève a beaucoup lu et analysé, qu'il s'essaye à composer lui-même. Il commencera par ce que j'appellerai *exercices d'imitation*. On lui présente la description d'un incendie, par exemple, et il calque sur ce tableau celui d'une inondation ; d'un lever de soleil il fait un coucher de soleil ; ou encore d'après un portrait de la colère, prenant le contrepied de chaque idée, de chaque période il trace celui de la douceur. Et ainsi pour la narration, la dissertation, le discours. Par là il se familiarise avec la forme, et apprend à couler ses idées dans un moule donné. Il a soin, au commencement surtout, de se renfermer strictement dans les limites du modèle. Si celui-ci, en effet, est bien choisi, l'élève comprendra par cette étude en quoi consiste la plénitude d'un développement, et comment, la borne une fois atteinte, tout ce qui la dépasse est hors-d'œuvre et luxe inutile. Il passera de là à des compositions originales, tantôt en n'ayant que le titre du sujet à traiter, plus souvent en s'aidant d'une matière ou argument qui indique les idées principales et trace la marche à suivre. Ces thèmes de composition seront variés ; on prévient ainsi l'ennui d'un travail monotone, et l'on fournit en même temps l'occasion de modifier la pensée et le style, selon le caractère des genres divers. Narrations historiques ou fictives, mêlées parfois d'allocutions et de discours, descriptions, portraits, parallèles, lettres, dialogues, développement d'une pensée morale ou d'un mot profond, dissertations philosophiques ou littéraires, éloges, critiques, celles-ci plus rarement, discussions parlementaires ou judiciaires d'une question réelle ou supposée, etc. : voilà les exercices que recommandent les professeurs les plus expérimentés. Mais de tous ces genres d'étude, celui qu'ils affectionnent le plus, et avec raison, c'est l'éloquence historique. Elle développe l'imagination, sans prêter, comme la fiction, au romanesque et à l'excentrique ; elle présente la méthode la plus efficace pour connaître à fond les annales des peuples anciens et modernes, à leurs plus brillantes [p. 35] époques ; en s'appuyant sur des faits, des caractères, des mœurs, des passions réelles, elle éloigne du vague et du lieu commun, et le jeune homme accoutume son âme à comprendre le grand, et à penser lui-même comme les illustres personnages qu'il fait parler.

### Chapitre III. Des topiques ou lieux. — Lieux applicables à l'ensemble du sujet

- 74 [p. 47] Le sujet une fois choisi ou imposé par les circonstances, comme il arrive presque toujours à la tribune, au barreau, dans l'histoire, dans la polémique, l'écrivain n'a que l'idée mère, le premier germe de la composition. Il lui reste à le développer.

- 75 On conçoit d'abord que tous les préliminaires indiqués pour l'invention du sujet, observation, connaissance, méditation, préparent également à celle des développements. Mais l'art peut y ajouter encore.
- 76 Lorsqu'il ne s'agit que d'exposer un fait, de tracer un tableau rapide, de s'abandonner à un sentiment, dans certaines questions même politiques ou judiciaires, il arrive quelquefois que les développements se présentent à l'imagination en même temps que l'idée première, et marchent de front avec elle, ou en découlent tout naturellement. Le seul travail alors est la disposition et l'expression des pensées.
- 77 Mais quand le sujet est vaste, compliqué, d'un ensemble malaisé à saisir au premier coup d'œil, ou bien quand il faut l'aborder et le poursuivre dans ses détails, avant de l'avoir assez longtemps et assez complètement étudié, il ne sera peut-être pas inutile de recourir à une méthode qui aplanisse les difficultés et aide à la découverte des développements.
- 78 C'est là le but de ce que les anciens appelaient topiques, c'est-à-dire lieux ou lieux communs.
- 79 D'après le point de vue sous lequel ils considéraient la [p. 48] rhétorique, les lieux chez eux ne s'appliquaient guère qu'à l'art oratoire. Ce sont des sources où l'on peut puiser des arguments pour convaincre, plutôt que des moyens d'arracher en quelque sorte à une idée tout ce qu'elle renferme.
- 80 Cicéron appelait la topique, *ars topica*, l'art de trouver des arguments, *disciplina inveniendorum argumentorum*<sup>36</sup>.
- 81 Il divisait les lieux en internes ou intérieurs, pris dans le sujet même et ressortant uniquement de l'examen de l'idée ; et extrinsèques ou externes, qui, sans être étrangers au sujet, n'en proviennent point d'une manière aussi directe, mais lui arrivent en quelque sorte du dehors. Il désignait aussi ces derniers sous le nom de témoignages. Les témoignages sont divins ou humains : les oracles, les augures, les livres prophétiques ou sacerdotaux, voilà la première classe ; les lois, les titres, les contrats, les dépositions, les aveux, les bruits publics, voilà la seconde. Quant aux lieux internes, ils répondaient à peu près aux catégories de la philosophie d'Aristote. Le rhéteur classait toutes les manières d'être possibles, tous les phénomènes de l'idée, l'essence, l'expression, les parties, les contraires, les semblables, les accessoires, le genre, l'espèce, etc., et quand il avait appris à rapprocher un sujet de tous les articles de cette nomenclature, à appliquer toutes les faces d'une idée à ce type commun, à bien voir ce que chacun de ces universaux pourraient fournir, il croyait, et avec raison, ce me semble, avoir facilité l'invention.
- 82 Ajoutez que les anciens demandaient aussi à l'orateur de meubler sa mémoire d'un recueil de pensées, de réflexions, de sentences, qu'il pût appliquer à propos aux sujets à traiter, pour les embellir et leur donner de la force ; de se faire, en quelque sorte, une provision d'exordes et de péroraçons ; d'avoir même des discours entiers faits d'avance et préparés pour l'occasion, sauf à laisser en blanc, pour ainsi dire, les noms et les circonstances. Les œuvres complètes de Démosthène contiennent un certain nombre d'exordes détachés qui n'étaient probablement que des exercices de cette espèce.
- 83 Telle est en deux mots la doctrine des anciens sur les topiques.
- 84 [p. 49] On s'est beaucoup récrié contre cette méthode ; on a fait du *lieu commun* un objet de blâme et de risée ; on a dit que la topique était un art qui apprend à discourir sans jugement des choses qu'on ne sait pas ; que sans doute elle donne à l'esprit quelque

fécondité, mais que cette fécondité est de mauvais aloi : qu'enfin la seule topique admissible est la connaissance sérieuse et approfondie du sujet spécial qu'on doit traiter.

- 85 Examinons pourtant les choses sans prévention hostile ni favorable ; nous arriverons, me paraît-il, à apprécier la méthode d'Aristote et de Cicéron à sa juste valeur, et, sans l'exalter par-delà ses mérites, à en reconnaître l'utilité réelle.
- 86 En quoi consiste-t-elle en définitive ? En trois points :
- Études générales pour préparer aux spécialités ;
  - Lieux externes ;
  - Lieux internes.
- 87 Et d'abord, quand jamais a-t-on défendu, je ne dis pas aux dessinateurs novices, aux apprentis peintres, mais même à l'artiste passé maître, de s'exercer à reproduire des têtes, des jambes, des mains, des pattes, des ailes, des troncs, des branches, des tours, des toits, sans dessein prémédité de les appliquer à tel paysage donné, à tel sujet d'histoire ou de genre ? Quand a-t-on blâmé l'artiste de multiplier, en un mot, ses études et ses cartons ?
- 88 Eh bien, le littérateur ne peut-il pas avoir, lui aussi, des cartons et des études ? ne peut-il pas traiter ici de la justice ou de la liberté de la presse, là d'un lever ou d'un coucher de soleil, plus loin d'une émeute populaire, etc. ; élaborer pour un roman ou un discours imaginaire un exorde, une péroraison, un récit, une description, tous les détails enfin que le hasard, sa fantaisie ou un plan suivi d'études générales lui auront suggérés ? Il y aurait, sans doute, inhabileté et maladresse à prétendre utiliser par la suite toutes ces esquisses, et les faire entrer de gré ou de force dans des tableaux réels. Mais cela n'empêche pas ces travaux préliminaires d'aider l'écrivain, comme le peintre, à inventer dans l'occasion, et dussent-ils n'avoir aucune application rigoureusement [p. 50] spéciale, ils auront du moins exercé le coup d'œil et assoupli la main.

## NOTES

1. Ladite circulaire, signée par Victor Cousin (1792-1867), Ministre français de l'Instruction publique du second ministère d'Adolphe Tiers, dispose plus largement : « Quant aux questions littéraires, d'excellents esprits ont pensé qu'elles ne doivent plus se borner à l'art oratoire d'Aristote et de Quintilien, et que la rhétorique actuelle doit être un cours de littérature générale, où la rhétorique des anciens trouve place comme question d'histoire littéraire, mais qui comprend aussi tous les autres genres, toutes les questions de goût et de style ». Voir : « Circulaire de M. le ministre de l'Instruction publique relative aux examens du baccalauréat ès-lettres », 8 mai 1840, *Journal général de l'Instruction publique et des cours scientifiques et littéraires*, vol. 9, n° 38, samedi 9 mai 1840, p. 281. (Sauf mention contraire les notes sont de l'éditeur du document.)

2. Il s'agit bien sûr de Jean-Jacques Rousseau.

3. Pierre-Jean de Béranger (1780-1857) est un chansonnier français, républicain convaincu, qui fut très populaire en son temps — notamment pour certains textes violemment



antimonarchistes. Baron citera plus loin quelques vers de sa « Sainte alliance des peuples » : « J'ai vu la paix descendre sur la terre, / Semant de l'or, des fleurs et des épis. / L'air était calme, et du dieu de la guerre / Elle étouffait les foudres assoupis. [...] ».

4. « Pour un honnête homme, il suffit d'avoir enseigné ce qu'il sait » : Quintilien, *Institution oratoire*, XII, 11, 8 (qui a scierit), trad. J. Cousin, C.U.F.

5. « Nous ne nous adressons pas seulement à des gens qui sont au courant, mais aussi à des gens qui apprennent » : Quintilien, *ibid.*, XI, 1, 5.

6. Jean de La Bruyère, *Les Caractères ou les Mœurs de ce siècle* (1688), Chapitre premier, « Des ouvrages de l'esprit ».

7. Les mots sont d'Abel-François Villemain dans son *Éloge de Montesquieu* (1816).

8. A. Baron se réfère ici à l'édition des premiers romantiques : *Œuvres de Pascal*, éd. Bossut, La Haye, 1779, 5 vol., *Pensées*, vol. 2, Première partie, Article X, pensée IX, p. 144. Pour le texte définitif de ce fragment, voir B. Pascal, *Pensées*, éd. Ph. Sellier (1976), Classiques Garnier, 1991, 575, p. 409.

9. *Histoire de la littérature française*. [Note de l'auteur. Le titre exact est : *Histoire abrégée de la littérature française depuis son origine jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle*, 2 tomes, Bruxelles, Méline, Cans et Cie, 1841]

10. « Si l'on y croit, on se forme vite à une vie honnête et heureuse » : Quintilien, *op. cit.*, XII, 11, 12. La formule, très célèbre, est citée par Montaigne dans les *Essais*, au début de II, 12 (p. 442 dans l'éd. Villey, PUF).

11. « Il faut y croire, ne fût-ce que pour espérer en faire autant, si l'on croit la chose possible » : Quintilien, *op. cit.*, XI, 2, 51 (dernière phrase du chapitre, avec *tamen* après *habenda*).

12. « Est-ce la nature qui fait les poèmes dignes d'éloge, est-ce l'art ? » : Horace, *Art poétique*, v. 408-409 (trad. F. Villeneuve, C.U.F.).

13. « Pour moi, je ne vois pas à quoi servirait le travail sans une riche veine, ou le génie à l'état brut, tellement ils réclament l'un de l'autre un mutuel secours » : Horace, *ibid.*, v. 409-411.

14. D'où vient, à certaines époques où le véritable esprit ne manque pourtant pas, la vogue inexplicable du calembour ? « L'esprit, dit Addison, étant le talent de trouver des ressemblances entre les choses, on a été jusqu'à trouver de l'esprit dans les ressemblances entre les mots. » [Note de l'auteur.]

15. Voltaire, article « Éloquence » initialement publié dans l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert (1755) et repris (avec quelques aménagements) pour ses *Questions sur l'Encyclopédie par des amateurs* (1771).

16. Quintilien, *Institution oratoire*, V, 10, 120-121 (Baron cite la traduction de Nisard).

17. Un rhéteur contemporain ajoute dans le même sens : « Rien ne s'improvise en littérature ; car l'idée, quelque lucide qu'elle soit, n'est pas œuvre littéraire. Dès qu'on la veut forger, dès qu'on la coule dans une certaine forme, l'opération est soumise à des lois rigoureuses. » [Note de l'auteur. L'extrait de La Bruyère est tiré des *Caractères*, Chapitre premier, « Des ouvrages de l'esprit ». Le « rhéteur contemporain » cité dans la note est Francis Wey : *Remarques sur la langue française au dix-neuvième siècle, sur le style et la composition littéraire*, Paris, Firmin Didot, 1845, t. II, p. 437.]

18. Giambattista Vico (1668-1744), — *Institutiones oratoriae* (1711-1741), « Artis praesidia ».

19. Joachim du Bellay, *La Deffence, et Illustration de la Langue Francoyse* (1549), II, 3. La citation est tronquée et remaniée (« veilles » au lieu de « vigiles », etc.) ; l'essentiel, de « Certainement » à « veilles », est un emprunt littéral de Sperone Speroni.

20. George Sand, *Horace* (1841).

21. *Ibid.*

22. Quintilien, *Institution oratoire*, VII, 10, 9-10.

23. Nicolas Boileau, *L'Art poétique* (1674), Chant I, v. 150.

24. *Ibid.*, Chant I, v. 61.

25. *Ibid.*, Chant III, v. 259.



26. *Ibid.*, Chant I, v. 107-108.

27. Condillac, *Cours d'études pour l'instruction du Prince de Parme — Traité de l'Art d'écrire* (1775).

28. Montesquieu, *Essai sur le goût* (1757), « Des règles ».

29. Aristote demande *phusin*, *empeirian*, *technèn*, trois mots sacramentels que je retrouve dans la belle période qui commence le *Discours pour Archias* : « Si quid est in me *ingenii*, *phusin*, quod sentio quam sit exiguum ; aut si qua *exercitatio dicendi*, *empeirian*, in qua me non inficior mediocriter esse versatum ; aut si qua hujusce rei *ratio aliqua ab optimarum artium studiis ac disciplina profecta*, *technèn*, a qua ego nullum confiteor ætatis meæ tempus abhorruisse..., etc. » [Note de l'auteur. À cette toute première phrase du *Pour Archias* de Cicéron, Baron ajoute, en caractères grecs, les mots *phusin* etc.]

30. Remarquez que je ne considère point ici la nature et l'origine des idées, je les constate comme existant, et je dis que, quelque opinion que l'on se forme de leur origine et de leur nature, il n'en est pas moins vrai qu'une fois que l'intelligence *pense aux idées* (notez l'expression, et distinguez-la de celle-ci, *pense ses idées*), elle ne peut que se les rappeler, les juger, les combiner, et que, sous ce rapport, les résultats de l'activité intellectuelle sont toujours des faits de mémoire, des faits de jugement, ou des faits d'imagination. [Note de l'auteur.]

31. Juvénal, *Satires*, I, v. 85-86 : « un amas confus d'invectives contre les hommes, contre leurs désirs, leurs craintes, leurs emportements, leurs folles joies, leurs intrigues » (*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert, article « Satyres »).

32. Auguste Baron fait référence à la célèbre lutte (vers 440-430 av.J.-C.) entre Eschine et Démosthène, tous deux orateurs attiques et hommes d'État athéniens, au sujet de la Macédoine et de la paix avec Philippe II (dont Démosthène était l'un des plus farouches adversaires). Au *Contre Ctésiphon* d'Eschine répond le fameux discours *Sur la couronne* de Démosthène — une couronne en or que ledit Ctésiphon lui avait fait décerner pour son action politique et ses services rendus à la cité d'Athènes. Ce discours précipita la chute d'Eschine et le contraignit à l'exil.

33. L'auteur, qui résida plusieurs années en Angleterre avant de s'établir à Bruxelles, rappelle ici un épisode important de la vie politique britannique de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, à savoir l'opposition légendaire entre Charles James Fox (1749-1806) et William Pitt le jeune (1759-1806).

34. Il s'agit, en l'occurrence, de François Guizot (1787-1874) et d'Adolphe Thiers (1797-1877), deux hommes d'État français — le premier, de centre droit, le second, de centre gauche. Durant les dernières années de la monarchie de juillet, Thiers, favorable à l'instauration d'une monarchie constitutionnelle, devait se montrer très critique face au refus de Guizot, alors Président du Conseil, de mener des réformes électorales. L'inflexibilité de celui-ci précipita la révolution de 1848 et l'instauration de la Seconde République.

35. La classe dite de *rhétorique* (la *Rhét*) représente alors la dernière année du système secondaire belge, où elle continue, aujourd'hui encore, d'être nommée de la sorte — et l'avant-dernière du système français où elle fut renommée classe de « Première » en 1902.

36. Cicéron, *Les Topiques*, I, 2.

---

## AUTEUR

AUGUSTE BARON

1794-1862